

La vie avant et après la lettre

Vivian Labrie, Alphabeille Vanier

La société aime à croire que les personnes qui arrivent dans nos groupes sont au degré zéro de la culture parce qu'elles seraient au degré zéro de l'écriture. À vingt, trente, quarante ans, nous-mêmes les considérons et les qualifions quotidiennement comme des personnes «à la base», comme des «débutantes». Quel langage mensonger, quand on y pense! Voilà des personnes qui, pendant toutes ces années, ont reçu et perpétué l'héritage de leur famille, de leur quartier, de leur région, participant de façon unique et souvent originale à la vitalité de savoirs, de techniques, de coutumes qui, ensemble, forment ce qu'on appelle le patrimoine vivant.

À Alphabeille où je suis impliquée, Michel sculpte de superbes canards en bois, Linda compose des chansons, Francine chante dans des concours d'amateurs, Christian joue dans un orchestre, Raynald est cordonnier, Pâquerette fait des tourtières du Lac St-Jean au veau.



PHOTO : Alphabeille Vanier

À chaque fête de Noël, ils se débrouillent pour trouver des musiciens; quand c'est l'anniversaire de quelqu'un, les cartes circulent et si une formatrice s'avise de partir, elle aura droit à une adresse, avec acrostiche rédigé à partir de son nom, ainsi qu'à une carte dans laquelle les petits «deux» de tout le monde auront été patiemment pliés en éventail.

L'été dernier, je suis retournée voir Alvina, grande conteuse et chanteuse devant l'Éternel, dont le répertoire oral traditionnel est immense et dont l'importante contribution aux Archives de folklore de l'Université Laval est désormais transcrite, classée et à la disposition, sous forme orale et écrite, de toute personne qui s'y présente. Alvina ne saurait pas lire les transcriptions de ses contes et de ses chansons. Qu'importe puisqu'elle les sait par coeur et qu'elle les a transmis à son entourage! Son degré d'alphabétisation n'a aucune part dans le fait que si nous avions une politique patrimoniale comme celle qui existe aux États-Unis ou au Japon, nous pourrions à juste titre la considérer comme un trésor vivant pour sa contribution exceptionnelle à la préservation et à la perpétuation de notre patrimoine culturel. Et elle aurait droit à notre reconnaissance.

Je me suis surprise pourtant à penser qu'alors qu'elle impose admiration et respect à l'ethnologue en quête de détenteurs de traditions, l'arrivée, aujourd'hui improbable, d'Alvina dans un groupe d'alpha équivaldrait pour elle à une perte de statut. Qui saurait s'intéresser à ce qu'elle sait? Quand à elle-même, elle serait placée du coup

et pour des années au seuil de ce qu'elle ne sait pas, avec sa pensée orale déjà toute formée, jusqu'à en douter de sa capacité d'apprendre. Une personne qui, à cinquante ans passés, se rappelle intégralement de plus de 500 chansons apprises dans sa jeunesse, ne mériterait pourtant pas de passer pour une ignorante!

Il y a dans nos groupes beaucoup de rois et de reines égarés. Des porteurs de mots comme on ne les dit plus ailleurs et qui font le trésor de la langue. Des conteurs d'histoires et de souvenirs qui font revivre le passé de nos quartiers. Des remarqueurs de détails, des théoriciens du monde. Des pratiquers de coutumes et de rituels que d'autres ont oubliés. Des virtuoses de la réparation, du recyclage. Des musiciens, des danseurs, des chanteurs, des artistes. Ils ont pour caractéristique commune d'avoir perfectionné leur art, leur savoir, avec une intelligence orale, une intelligence qui a sa manière propre d'utiliser la mémoire, le raisonnement, l'imagination, la communauté, et qui donne des résultats d'une grande richesse. Qu'on pense seulement à la beauté d'une langue qui évolue sans le tuteur de l'écrit et qui se «lâche lousse» dans l'invention, la déformation, l'innovation. Ce n'est pas rien. Ce n'est pas tout.

Comment tenir compte et préserver toute cette vie avant les lettres dans nos interventions pendant et après le passage aux lettres? Je pense à deux stratégies qui, si elles sont adoptées et mises en application de façon explicite dans un groupe, peuvent au moins garantir que cette préoccupation demeure.

1- Mettre en valeur les connaissances et la culture des personnes qui viennent dans nos groupes.

Prenons le temps une fois par année de rencontrer chez elle chacune des personnes qui fréquentent nos groupes et nous augmenterons notre sensibilité à leur culture propre. Ou jouons ensemble des scénarios de cataclysme. Par exemple, supposons que nous perdions l'électricité (et nos 25 heures de télévision en moyenne!): comment, à partir de ce que nous sommes, pourrions-nous continuer à nous divertir et à passer nos soirées? Supposons encore que le groupe soit isolé dans son quartier sans communication avec le reste du monde pendant un an: comment chacun de nous pourrait-il contribuer à la survie du groupe, au maintien d'une vie sociale? Dressons entre nous des inventaires culturels: toutes les chansons que nous savons par coeur, tous les jeux que nous savons jouer, tous les appareils que nous savons réparer, toutes les recettes que nous pouvons faire par coeur, toutes les fêtes que nous fêtons, tous les mots que nous savons qui ne sont pas dans le dictionnaire. Recueillons la mémoire collective de notre quartier en faisant compléter à beaucoup de gens la simple phrase «Jeme souviens...» et publions-en le recueil¹. Acceptons l'idée que chacun de nous est le trésor vivant de quelque chose d'essentiel pour la société: nommons et affichons ce dont il s'agit. Encourageons-nous à recourir mutuellement aux services que nous pouvons rendre. Intéressons-nous à l'histoire de nos traditions populaires et de celles des peuples d'autres pays.

2- Donner sa juste part au rôle de l'écrit dans la culture et ne pas lui laisser prendre toute la place.

Faisons aussi la part des choses ensemble entre ce qui, dans nos vies, exige de savoir lire, écrire ou compter, et ce qui ne le nécessite pas. Illustrons ces deux côtés de la médaille sous forme de tableau ou de photolangage que nous garderons sous les yeux. Et si beaucoup des situations où il faut savoir lire paraissent tout à coup relever de la bureaucratie et du contrôle social, alors parlons de la bureaucratie et du contrôle social.

L'an dernier à Alphabeille, nous avons préparé un mémoire pour la commission itinérante de Solidarité populaire Québec. Un des thèmes était la démocratie. Il a fallu expliquer le mot. Alors nous avons parlé aussi d'aristocratie, de bureaucratie. Michel, celui qui sculpte des canards, a complété la liste: «Pour moi, nous-autres, on vit dans l'alphacratie!»

Il faut démystifier, je crois, ce qui relève de l'alphacratie, d'un pouvoir totalitaire de l'écrit sur la société, et en distinguer les manifestations de ce qui, dans l'écrit, est aussi patrimoine vivant, c'est-à-dire contribution des humains à leurs semblables par une voie culturelle originale. Il me semble à cet effet qu'il importe de ne pas nous confiner à l'écriture utilitaire et d'oser aborder la littérature, à cause de la réflexion sur le monde qu'elle supporte et de la dimension universelle qu'elle permet d'approcher.

Le théâtre en particulier me paraît approprié, en raison du va-et-vient constant de l'écrit à

l'oral qu'il permet, de la démarche collective de lecture à voix haute qui lui est naturelle. Quand je vois une pile de Ti-Coq traîner dans un coin de la salle, avec le nom de Jean-Paul écrit laborieusement sur une couverture, et que j'apprends qu'une partie du groupe s'apprête à aller voir la pièce vendredi prochain, je me dis qu'une belle partie est en train de se jouer et que l'écrit a rempli son rôle: une oeuvre se sera gagnée un public et des gens auront développé un rapport d'affection avec un livre et son histoire, qui sera devenue la leur. Ils auront envie de la raconter chez eux. Qui sait, ils auront peut-être aussi envie de créer... et de jouer!

Les chemins de l'écrit dans la culture des gens ne sont pas tous des chemins officiels et réglés selon la procédure. L'appropriation et l'invention de la fonction propre du savoir-lire et écrire sont aussi richesse culturelle et patrimoine en formation.

Je voudrais revenir à Linda, celle qui compose des chansons et des poèmes. Le jour où les bonnes clés ont agi sur les bonnes serrures, elle a appris à lire en quelques semaines, et elle a commencé à transcrire presque tout de suite ses poèmes sur l'ordinateur. Elle s'occupe depuis des personnes qui arrivent au groupe sans aucun savoir-lire. Olemême commence son secondaire. Elle a suivi cet automne un cours de formation de niveau universitaire. Et elle lit Camus, Françoise Dolto ou la juge Ruffo. Rien à voir avec les cheminements-types, et les petites cases «culture populaire» et «culture savante».

À la voir aller et explorer tous les niveaux en même temps,

c'est à se demander d'ailleurs si la formation du secondaire est «prérequis» à la formation universitaire, ou s'il ne s'agirait pas plutôt de deux cheminements d'apprentissage indépendants qu'un rituel agréé de longue date met un devant l'autre. Linda invente une culture de l'écrit à mesure. Avant elle, les chemins qu'elle emprunte n'existaient pas. Elle est la seule du groupe à en avoir l'expérience et la compétence. Son contact avec l'alphabétisation a donné à la société quelque chose de neuf. Et c'est peut-être à l'image du plus beau des enjeux pour nous: médiatiser, rendre possible le contact entre une culture de base forte et originale et le patrimoine écrit sans éteindre la première ni occulter le second, et laisser se construire les chemins et l'usage, sur et en marge de l'autoroute².

1. C'est un procédé littéraire utilisé par Georges Perec (dans *Je me souviens. Les choses communes 1*, Paris, Hachette, 1978, 158 p. Collection Hachette Littérature) que nous avons employé avec beaucoup de succès lors des fêtes du 75^e anniversaire de Ville-de-Vanier. De là, on pourrait même aborder Perec, tant qu'à y être, et découvrir son intérêt pour les «petits morceaux de quotidien», et réaliser qu'il invite justement ses lecteurs à écrire leurs propres «Je me souviens» en laissant des pages blanches à la fin de son livre.

2. Ce texte a été lu et corrigé par le monde d'Alphabeille. Au deuxième paragraphe, j'avais d'abord écrit «Raynald pratique la cordonnerie». Après avoir entendu lire cette phrase, Raynald a regimbé: «Ça fait très débutant le mot pratiquer; ça fait des années que je suis dans la cordonnerie, tu pourrais pas dire ça autrement?», et Raynald a découvert qu'on disait aussi qu'un médecin pratiquait la médecine et que ça n'avait pas le même sens d'apprentissage que «le pianiste qui pratique le piano».